

LES TABOUS VOYAGEURS

Roman



ISABEL DA ROCHA

Isabel da Rocha

Les Tabous voyageurs

© Isabel da Rocha, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6367-9

Couverture : Isabel da Rocha

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Ce recueil n'est que mystifications, de celles que l'on invente perdu dans le dédale d'un labyrinthe, au cours d'un voyage insensé qui se nomme la vie.

Une vie, prenez : une dose d'adolescence, deux doses de maturité, un petit filet d'enfance et secouez ! Pour un peu plus de saveur, pimentez de quelques baies d'intelligence, d'autant de graines de bêtise et d'une pincée d'hypocrisie. J'allais oublier l'ingrédient essentiel, comme un cuisinier jaloux de ses recettes : les deux doigts de non-dits, de paroles ravalées, cachotteries, fantasmes, et surtout de tabous ; vous savez, tout ce vortex de phobies, d'interdits, de censures et de secrets inavouables, portés en gri-gri autour du cœur.

Bref, ce roman n'est qu'un cocktail d'affabulations aux personnages érigés en totems de papier et d'encre.

À mes enfants,

Les émotions mises en mots deviennent des mensonges.

Haruki Murakami

**I -
New-York - 6 mars d'un temps présent**

Bonsoir ma chérie,

Tu sais que notre cœur est fait de cet air partagé qui nous frôle en subtil fantôme, capturant nos souvenirs, le tout de notre vie. Et il est grand temps, pour moi, d'ouvrir ce cœur, d'en desserrer les écrous et d'en libérer les tabous qui y sont enfermés ; il est grand temps de te dire bonsoir avec ces petites histoires pour te réveiller, ma double déraison.

Tu vas bientôt me rejoindre à Paris pour notre rituel annuel. Je me doute aussi, que malgré toute ta force de dissuasion, Fleur voudra t'y suivre, pour comprendre enfin qui est sa mère et sa famille. Tu voudras t'y opposer, mais laisse-la venir car cet anniversaire du 21 mars sera le jour de notre libération.

Ce midi, lorsque le concierge lui avait remis le courrier, l'enveloppe matelassée n'avait d'abord pas attiré son regard. En sortant de l'ascenseur, une lettre glissa et, sur l'angle gauche de ce qui se révélait être un Chronopost, une image couleur sépia lui apparut : l'ex-libris de la famille Angel ! Le sourire malicieux de l'ange s'offrit à elle, le doigt posé à la commissure des lèvres. Elle resta figée sur place, le regard absorbé par celui de l'enfant ailé. Ce n'est que dans le secret de sa chambre qu'elle réussit à déchirer l'enveloppe, pour y découvrir la lettre de Mimi, accompagnée d'une enveloppe de kraft blond, sur laquelle souriait encore l'angelot bouclé. Michèle la repasse du regard et la lisse de ses doigts. Il lui faut palper le papier, le sentir crisser sous ses doigts pour en appréhender l'inconcevable réalité : une lettre accompagnée de récits autobiographiques. Mais qu'est-il arrivé à Mimi, sa sœur jumelle, l'écrivain public dont l'unique slogan publicitaire était :

« Écriture d'utilité publique.

Autobiographes en mal de rédaction s'abstenir. »

Elle se souvient de sa réponse lorsqu'elle s'était étonnée devant le panneau du bureau !

— « À quoi sert mon doctorat ? À des personnes qui ne peuvent oublier que la condition première de l'homme est la précarité : ils la vivent au quotidien. J'aide des êtres abandonnés, méprisés, perdus dans notre monde d'égoïsme ; je les aide

à communiquer, à prendre pied sur cette terre qu'ils croyaient hospitalière, à survivre pour réaliser un rêve insensé. Bien sûr, remplir des dossiers de demande d'asile peut te sembler peu digne de ce diplôme. Mais aider un fils à conter sa vie quotidienne pour des parents restés au loin, lui insuffler l'espoir d'une vie meilleure, demande le meilleur de mon savoir.

— Justement, l'exemple de certains peut être bénéfique...

— Bien sûr, et je suis toute à leur écoute. Mais pas à celle de quelques prétentieux en mal de reconnaissance. Je ne supporte plus ce voyeurisme à la mode ! Et dis-moi, à quoi bon raconter, mettre en noir sur blanc l'insupportable bariolage d'une vie banalement psychotique ? Il n'en reste bien souvent au fond d'une cave qu'un mauvais barbouillage voué à nourrir une espèce des plus intelligentes : des lignées de muridés, par l'odeur du papier et de l'encre alléchées, ingérant de tristes amours et perversions. Ils les restituent ensuite sous forme de billes rondes, sèches et brunes. Imagine alors la gardienne de l'immeuble ramassant tous les jours ces petites crottes dans le couloir du sous-sol. L'esprit des rats en est-il changé. Non, mais leur destinée, oui, qui va se muer en cauchemars de petits sachets roses. Je ne veux pas être à l'origine d'un génocide. »

Michèle sourit en se souvenant de sa propre réplique :

— « Imagine que l'essence des livres, filtrée, reste fixée sur leurs petits neurones et que des générations de rats se transmettent l'expérience humaine. Imagine qu'ils en tirent leur formidable capacité de résistance.

— Firmin n'est qu'un personnage de fiction, ma double déraison ! »

Le lendemain de cette discussion, Mimi posa sur la table une vieille boîte à chaussures, au couvercle orné de perforations maladroitement :

— « Ouvre ! » intima-t-elle.

Michèle eut à peine le temps d'entrouvrir le couvercle et d'apercevoir un petit museau rose et pointu, qu'une petite boule grise se faufila dans la manche de son pull. Ainsi Gigi la ratte, première d'une longue dynastie, entra-t-elle dans sa vie.

Mais aujourd'hui, c'est un autre cadeau qui pèse entre ses doigts, tandis qu'elle termine la lettre.

Je t'envoie donc, surfant sur le chemin de nos deux vies, le roman de ces tabous rejetés dans l'oubli. Ce sont des photogrammes imprimés à la surface de ma mémoire par la lumière du temps. Ces petits et grands moments, voyageant sur deux siècles, me ramènent sans cesse vers toi, ma belle amnésique. Le temps est venu de nous construire de nouvelles vies. Le temps est venu de nous réunir. Rendez-vous sous le Pont Neuf le 21 mars.

Je t'embrasse, ma Michèle, ma double déraison.

Le 21 mars, autant dire demain !

Ouvrir l'enveloppe, en sortir, incrédule encore, un dossier gris sanglé de rouge et, à l'intérieur, une centaine de pages, reliées également d'un ruban rouge, parfaitement coordonné. Rouge à l'image des vieux démons, rouge comme ce sang qui bat dans sa poitrine oppressée, lui crispe l'estomac, paralyse ses jambes et son corps tout entier. Rouge comme ses joues, son cou, ses mains où afflue trop vite la sève vermeille.

Mais pourquoi maintenant ? Depuis la disparition de leur mère et la vente de l'appartement familial, Michèle croyait leur passé avalé, digéré, enterré... Et le voici qui surgit dans l'obscurité de sa chambre. Et avec lui, en cet instant précis, en cette seconde improbable d'éternité, une douleur sournoise s'invite au creux de la nuque ; insidieusement une légère crispation, entre souffrance et plaisir, grignote les cervicales en petites morsures fugitives, puis s'enhardit en voraces bouchées et suçons jusqu'à susciter cet élancement cruel qui la terrassera. Pour y échapper, écraser cette punaise de seconde, il lui faut la devancer et respirer au plus vite la lumière, le soleil. Le manuscrit lui glisse des mains, tandis qu'instinctivement elle se dirige vers la fenêtre. Elle entrouvre les stores, laissant filtrer une lumière tamisée qui caresse un ancien panoramique et capte son regard : « l'Eldorado », délicatement encollé sur neuf panneaux de bois, l'a suivie de l'ancien au nouveau monde ; avec elle, il est passé de l'obscurité à la lumière ; ensemble ils sont arrivés à Manhattan, investissant les pièces de ce havre de paix. Et, dans cette ville à l'horizon insaisissable, elle a retrouvé le soleil tantôt ardent et cru, tantôt tamisé et blanchi de vapeurs d'eau. Elle aime particulièrement cette renaissance du matin au bout de chaque avenue, de chaque

rue, cet infini espoir à la portée de tout être sachant respirer. Partout le ciel participe à l'architecture de cette ville verticale au quadrillage élaboré. Il ne domine pas, il collabore ; il naît au pied des tours, ouvre chaque voie, appose son empreinte fantaisiste sur les géométries de brique, de pierre, d'acier et de verre, sur les jeux de fenêtres ; il s'inscrit en sublime partenaire, et donne à la ville tout entière sa formidable énergie. Le ciel ici est un sang bleu qui bat dans les artères de l'élégante cité.

Sean avait hérité cet immeuble de Laight Street, à la fin des années 70, alors que le quartier n'était encore que bâtiments industriels, investis par quelques artistes et petits commerces d'artisanat. Il n'imaginait pas que ce triangle deviendrait le quartier le plus cher de Manhattan, tout en gardant une certaine authenticité. La location d'une partie du bâtiment lui permettait de payer l'impôt sur le foncier. Sa librairie était bien à l'abri des regards indiscrets au quatrième étage de l'édifice en brique rouge, et ils avaient tous deux immédiatement investi le penthouse qu'elle avait entouré d'un jardin verdoyant. Michèle aime particulièrement cette maison dans le ciel. Pas de rideaux et des murs aux couleurs tendres du paysage ancien. La lumière coule à flots et depuis trente ans, Phébus est leur locataire. Un locataire facétieux qui se joue de l'Hudson river, s'éclipse dans les rares nuages, les plombe, les ravive de couleurs arc-en-ciel, puis les efface à coup de rayons insolents. Un locataire parfois taciturne, capable de s'isoler dans une blanche et lourde dignité, sans oublier de vérifier ses effets sur les hautes façades vitrées au sud de TriBeca. Rien, ni ce jour noir du début de siècle, ni l'hydre de plomb qui en résulta, n'avait pu le déloger de cette ville. Phébus n'est-il pas dieu ? Et aujourd'hui encore, il est là pour la rassurer, tout comme l'Eldorado. Elle sourit en repensant à leurs rêveries d'enfants devant ce paysage idyllique, imprimé à la planche par d'habiles artisans ; l'évocation se fait câline, chaude, enveloppe son corps d'un tissu de souvenirs légers et soyeux ; le cauchemar s'estompe, la douleur aussi, cédant la place au soulagement, à cet habituel état de sérénité. La vie revient.

La vie revient avec Gigi. Un bruissement léger d'abord, à peine perceptible, comme dans un songe, un frottis ténu, un grignotis répétitif, puis une frénésie de tapotis et cliquetis... La petite ratte trépigne et s'excite sur le parquet. Michèle sourit du spectacle, s'étonne : combien de temps a duré cette rêverie réparatrice ? Gigi a eu raison de la sangle rouge et du ruban qu'elle a grignoté, mouliné, déchiqueté sous le lit ; le dossier gris laisse apparaître ses blanches entrailles grêlées de noirs.